

GUADALUPE NETTEL

# Le corps où je suis née

roman traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Delphine Valentin

*ACTES SUD*

*pour Lorenzo et Mateo*

*Yes, yes  
that's what  
I wanted,  
I always wanted,  
I always wanted,  
to return  
to the body  
where I was born.*

ALLEN GINSBERG, *Song*,  
San José, 1954.



## I

Je suis née avec une tache blanche, ou ce qu'on appelle une marque de naissance, sur la cornée de mon œil droit. Cela n'aurait eu aucune importance si l'imperfection en question ne s'était trouvée en plein centre de l'iris, juste sur la pupille, à l'endroit où la lumière pénètre au fond du cerveau. À cette époque, on ne pratiquait pas encore les greffes de cornée sur les très jeunes enfants : la tache était condamnée à rester là pendant plusieurs années. L'obstruction de la pupille favorisa le développement progressif d'une cataracte, de même qu'un tunnel sans ventilation se couvre de moisissure. Le seul réconfort que les médecins purent apporter à mes parents fut l'espoir. Lorsque leur fille aurait fini de grandir, la médecine aurait sûrement fait assez de progrès pour proposer une solution. En attendant, ils leur conseillèrent de me soumettre à une série d'exercices fastidieux afin de développer, autant que possible, l'œil déficient. Il s'agissait de mouvements oculaires semblables à ceux que suggère Aldous Huxley dans *L'Art de voir*, mais aussi – et c'est ce dont je me souviens le mieux – d'un cache qu'on me mettait sur l'œil gauche pendant la moitié de la journée. Un morceau de tissu aux bords adhésifs comme ceux d'une décalcomanie. Le cache était

de couleur chair et couvrait la partie supérieure de la paupière jusqu'en haut de la pommette. À première vue, cela donnait l'impression qu'à la place du globe oculaire, je n'avais qu'une surface plane. Le porter générait en moi une sensation oppressante et un sentiment d'injustice. Il était difficile d'accepter qu'on me le pose tous les matins et qu'il n'y ait ni cachette ni pleurs qui puissent me libérer de ce supplice. Je crois que pas un seul jour je n'ai cessé de résister. Il aurait été si facile d'attendre qu'on me laisse devant le seuil de l'école pour m'en débarrasser d'un seul coup, du même geste insouciant qu'on fait pour s'arracher les croûtes des genoux. Cependant, pour une raison que je ne comprends toujours pas, je n'ai jamais essayé de le décoller.

Avec cet œil masqué, je devais aller à l'école, reconnaître ma maîtresse et mon matériel scolaire, retourner à la maison, manger et jouer une partie de l'après-midi. Vers cinq heures, quelqu'un s'approchait de moi pour m'annoncer qu'il était temps de le retirer et, à ces mots, me ramenait au monde de la clarté et des formes précises. Les objets et les gens qui m'avaient entourée jusqu'alors apparaissaient d'une manière différente. Je pouvais voir loin et me laisser éblouir par la cime des arbres et leurs feuilles infinies, par le contour des nuages dans le ciel, les nuances des fleurs, le tracé si précis de mes empreintes digitales. Ma vie se divisait ainsi entre deux univers : le matinal, constitué essentiellement de sons et d'odeurs, mais aussi de couleurs nébuleuses, et le vespéral, toujours libérateur et d'une précision sidérante.

L'école était, dans ces circonstances, un lieu encore plus inhospitalier que ne le sont en général ces institutions. Je voyais peu, mais suffisamment pour savoir

me déplacer à travers ce labyrinthe de couloirs, de clôtures et de jardins. J'aimais grimper aux arbres. Mon sens tactile surdéveloppé me permettait de distinguer facilement les branches solides de celles trop frêles et de deviner dans quelle faille du tronc ma chaussure s'insérerait le mieux. Le problème n'était pas l'espace, mais les autres enfants. Nous savions, eux comme moi, qu'entre nous il y avait de nombreuses différences, et nous rejetions mutuellement. Mes camarades de classe se demandaient, suspicieux, ce que dissimulait le cache – sûrement quelque chose de terrifiant pour qu'il faille le recouvrir – et, au moindre moment d'inattention de ma part, approchaient leurs petites mains pleines de terre pour tenter de le toucher. L'œil droit, qui, lui, était visible, éveillait curiosité et confusion. Une fois adulte, il m'est arrivé quelquefois de croiser certains de ces enfants à l'œil masqué, dans un cabinet d'ophtalmologie ou sur le banc d'un parc, et j'ai reconnu en eux cette même anxiété, si caractéristique de mon enfance, qui les empêche de se tenir tranquilles. Pour ma part, je vois là une insoumission au danger et la preuve d'un grand instinct de survie. Ils sont inquiets car ils ne supportent pas l'idée que ce monde nébuleux leur échappe des mains. Ils doivent l'explorer, trouver leur manière de se l'approprier. À mon école, il n'y avait pas d'autres enfants dans ce cas, mais j'avais des camarades avec différents types d'anomalies. Je me souviens d'une petite fille très douce paralytique, d'un nain, d'une petite blonde avec un bec-de-lièvre, d'un enfant leucémique qui nous quitta avant la fin de la primaire. Ensemble nous partagions la certitude de ne pas être semblables aux autres et de mieux connaître la vie que cette horde d'innocents

qui, durant leur courte existence, n'avaient encore affronté aucun malheur.

Mes parents et moi avons consulté des ophtalmologues de New York, Los Angeles et Boston, mais aussi Barcelone et Bogotá, où officiaient les célèbres frères Barraquer. Dans chacun de ces lieux, le même diagnostic retentissait tel un écho macabre, reléguant la solution à un futur hypothétique. Le médecin à qui nous rendions visite le plus souvent travaillait à l'hôpital d'ophtalmologie de San Diego, juste derrière la frontière, où vivait aussi la sœur de mon père. Il s'appelait John Pentley. C'était un petit vieillard que l'on aurait bien vu distiller des élixirs et prescrire des gouttes qui rendent heureux. Il prescrivait à mes parents une épaisse pommade à étaler tous les matins à l'intérieur de mon œil. Ils devaient aussi y verser des gouttes d'atropine, une substance qui dilate la pupille à sa capacité maximale, me faisant voir le monde sous un jour éblouissant, comme si la réalité s'était transformée en salle d'interrogatoire cosmique. Ce même médecin conseillait d'exposer mes yeux aux ultraviolets. Mes parents construisirent donc une caisse en bois dans laquelle ma petite tête rentrait parfaitement, et qu'ils éclairaient avec une ampoule de ce genre. Au fond, tel un cinémascope rudimentaire, circulaient des dessins d'animaux : un cerf, une tortue, un oiseau, un paon. Ce rituel avait lieu l'après-midi. Juste après, on me retirait le cache. Cela pourrait vous sembler amusant, mais dans les faits, c'était une réelle torture. Il y a des enfants qu'on oblige à étudier un instrument de musique ou à s'entraîner pour des compétitions de gymnastique, moi, on m'entraînait à voir avec la même discipline que ceux qui préparent leur avenir sportif.



Mais dans ma famille, la vue n'était pas la seule obsession. Mes parents semblaient considérer l'enfance comme une étape préparatoire où il s'agit de corriger tous les défauts avec lesquels on arrive au monde, et prenaient cette tâche très au sérieux. Je me souviens qu'un après-midi, au cours d'une consultation chez l'orthopédiste – qui n'avait assurément pas la moindre compétence en psychologie infantile –, celui-ci eut la bonne idée d'affirmer que mes ischio-jambiers étaient trop courts et que cela expliquait ma tendance à voûter le dos comme si j'essayais de me protéger de quelque chose. Lorsque je regarde les photos de cette époque, il me semble que la courbure en question est à peine perceptible sur les clichés où je pose de profil. Mon visage tendu et à la fois souriant, comme ceux des portraits pris par Diane Arbus dans la banlieue new-yorkaise, était beaucoup plus remarquable. Ma mère fit néanmoins un défi personnel de la correction de cette posture, qu'elle décrivait souvent par des métaphores animales. Dès lors, outre les exercices visant à fortifier mon œil droit, on incorpora à ma routine quotidienne une série d'étirements des jambes. Cette tendance à me recourber comme une coquille l'interloquait tant qu'elle finit par trouver un sobriquet ou "petit nom affectueux" qui, selon elle, correspondait parfaitement à ma façon de marcher.

— Cafard! criait-elle toutes les deux ou trois heures. Redresse le dos!

— Mon petit cafard, c'est l'heure de mettre l'atropine.

Je veux que vous me disiez sans détour, chère docteur Szlavski, si un être humain peut sortir indemne d'un tel régime. Et si oui, alors pourquoi n'est-ce pas mon cas? Quand j'y repense, il n'y a là

rien d'étonnant. Beaucoup de personnes doivent subir au cours de leur enfance ce traitement correctif qui ne correspond à rien d'autre qu'aux obsessions, plus ou moins arbitraires, de leurs parents : "On ne parle pas comme ça, mais comme ci", "On ne mange pas de cette manière, mais de celle-ci", "On ne fait pas ces choses-là, mais celles-ci", "On ne pense pas ça, mais ci." La véritable conservation de l'espèce consiste peut-être à perpétuer jusqu'à la dernière génération d'humains les névroses de nos ancêtres, les blessures dont nous héritons tel un second fardeau génétique.

À mi-chemin de cet entraînement, un fait important survint dans notre vie familiale si bien structurée : un jour, peu avant les vacances d'été, ma mère mit au monde Lucas, un enfant blond et potelé qui l'occupa passablement et parvint à la distraire de son activité correctrice au moins pour quelques mois. Je ne parlerai pas beaucoup de mon frère car il n'est pas dans mon intention de raconter ou d'interpréter son histoire, pas plus qu'il ne m'intéresse de raconter ou d'interpréter celle de quiconque, à part la mienne. Malheureusement pour mon frère et mes parents, une bonne partie de leur vie est entremêlée à ma biographie. Je souhaite néanmoins préciser que ce récit trouve son origine dans la nécessité que j'ai de comprendre certains faits. Ceux-là mêmes qui ont forgé cet amalgame complexe, cette mosaïque d'images, de réminiscences et d'émotions qui vivent en moi, se souviennent, me lient aux autres et trouvent refuge dans le stylo comme d'autres trouvent refuge dans l'alcool ou dans le jeu.

Un été, enfin, le Dr Pentley annonça que nous pouvions abandonner l'usage quotidien du cache.